

.....et j'écrivais cette
romance
en octobre 1967 sans savoir
que.....

Pèiron Assante

Un cant polit

GESTE PREMIER

.Quand les nuages se sont fait plus
lourds, les oiseaux ont crié de
solitude.

.Les platanes n'avaient plus
d'ombre, les escaliers étaient
déserts.

.La pluie s'est mise à tomber.

.Le vent pousse sur la place le
ronflement des voitures.

.Le vent rassemble les éclats et
l'encercllement des collines.

.Il divise sur la mer le crépitement
des gouttes d'eau.

.Je cours vers le port, je traverse à la hâte les flaques fraîches et hérissées.

.Je m'assois devant un café.

.La ville s'abrite de la foudre.
.Elle s'est installée sous les rocs que les bateaux de haute mer distinguent assis et tranquilles.

.Je frissonne. Les claquements et les échos étouffent le bruit des pas.
.Une femme jeune vient s'installer tout près.

Elle ébroue sa chevelure.

L'homme qui l'accompagne colle ses mains à sa veste mouillée.

.Ce sont les gestes coléreux de l'orage, les gestes d'un orchestre. Mais le désaccord semble d'une grande douceur.

- Ce n'est pas possible.

.La conversation s'écoule.

- Je te le promets.

.Il allume les deux cigarettes en tremblant.

- Tu en es bien sûre ?

- Lorsque mes parents se sont mariés, eux ne l'ont pas compris. C'était la guerre. Ils n'avaient peut-être pas grand chose à perdre.

- Et tu penses pouvoir le gagner ?

.J'écoute sans tout distinguer.

.C'est joli cette pluie sur les mots,
cette peau et ces joues qu'ils
caressent.

.C'est joli cette eau qui ressemble
peu à peu à des larmes.

- Tu ne veux donc pas que je sois
une femme libre ? Toi tu peux le
comprendre.

.Il le comprend. Son sourire est
légèrement crispé. Il continue à
serrer les deux petites mains. Elles
ont de la volonté ces deux petites
mains-là. Tout est si vague. La rue
brille et chancelle. Tchoc tchoc
tchoc. Un bateau revient. Un petit
bateau libre et deux hommes
courbés par le froid.

.C'est si étrange de choisir sa vie.
Les deux pêcheurs ont l'air si
habituel qu'on les croirait toujours
ensemble. Ils ont dû partir dans la
nuit. Les étoiles rayaient l'air. La
mer apportait un bon souffle.

.L'homme se détend. Il contemple la
petite d'un air vaincu et allume à
nouveau sa cigarette.

.Il a l'impression de parler comme
son père.

.En même temps il se sent tout petit.
.Une odeur de salle à manger lui
revient, une odeur de vacances.

- Ma mère aussi va être triste de ne
plus te voir. Quand tu reviendras ce
sera le printemps. Tout jeune je
prenais garde au retour du

printemps. Je surveillais la vie des
flaques et des mares, les petits tas
de terre des insectes. C'était
tellement simple de vivre.
Maintenant je ne regarde plus rien.
Tu vois, je suis resté bien enfant.
En ce moment je pense à ma mère
et j'ai envie de pleurer.

Il est amer, il est amoureux, il la
serre.

.Il embrasse l'eau sur ses cheveux.

LE SECOND

.La porte racle le sol ; il faut la
soulever ; à peine poussée cela suffit
à la lumière.

.Les chaises sont froides ; je
m'assois sur mes mains ; leur sang
garrotté, elles ne peuvent s'éveiller.
.L'odeur du gaz, la pulsion de la
flamme, le sommeil hypnotisent
mon courage.

.Une journée de plus.

.Cette pièce le matin est vide, vide.
La chaleur s'y installe. Dans la
maison tout le monde se rendort ;
personne à qui parler.

.

En partant je suis surpris par un calme inhabituel. Il fait jour comme jamais. Il fait de nouveau jour.

.On dit que la vie est faite de portes à franchir.

.Celles de ma maison ; celles de son travail.

.Elles s'ouvrent sur un long couloir dallé vert et blanc. Sitôt franchies, je retrouve ceux qui m'entourent ; ils arrivent un à un serrent ma main, me croisent silencieusement.

.Au bout d'une heure, le bâtiment entier vibre et résonne de leur présence.

.La mienne est semblable. Au-delà des baies vitrées s'étendent la route entre les H.L.M., le réservoir d'eau à sept kilomètres, la mer qui est derrière, que l'on voit si peu souvent.

.Ce que je préfère dans ce travail, c'est la matière à façonner, à construire, à prolonger de soi selon la forme et la vie que l'on a conçues ; c'est imaginer les mouvements que l'on provoque : la circulation électrique ; un rayon de lumière dont il n'y a pas de quoi être blasé.

.A force d'étroitesse, de petites amours, j'ai acquis une grande ambition ; celle de parler aux hommes ; celle d'être écouté.

.Des projets manqués, une sensibilité solitaire, cela donne du courage ; et l'on utilise toujours le courage ; il n'y a qu'à voir autour de soi.

.Daniel rit de tout cela. Il plisse ses yeux étroits et me regarde longuement.

.Certains jours de congé nous partons sac au dos pour marcher à travers les collines

.Marina nous accompagne, elle ne le quitte jamais.

.Lorsqu'ils sont fatigués, ils s'assoient l'un appuyé à l'autre, leurs cheveux mêlés aux broussailles et au soleil ; je pense à d'autres voix, d'autres visages.

.Cet espace autour d'eux est comme une maison qu'ils ont partagée sans moi.

.Tel un passant, je chante avec eux une chanson d'amour que le silence répand dans le vallon d'un escarpement à l'autre.

- Lili viendra bientôt, disent-ils et je rêve comme un gros chien sans maître à Lili qui n'est pas là..

Connaissez-vous les marmites de géant ? Elles sont taillées dans le calcaire par les eaux tourbillonnantes et pourtant elles sont telles que je les ai vues pour la première fois dans mon enfance. Parler de ce temps-là, c'est se rappeler les Jeudi où dans mon demi-sommeil des pas terrifiants claquaient derrière les murs de ma chambre : mon père affûtait tout simplement son rasoir. Qu'il est doux à présent le souvenir de ce bruit-là.

Dans le corridor vert et blanc,
poussant chariots et appareils, nous
reparlons de cela, Daniel et moi.
Nous parlons aussi de feuilles
vertes ou roses, des circulaires
nous annonçant 2%. Cette vie nous
semble une dégringolade de
paperasses et d'ennui. Nous
finissons par en faire une
navigation aveugle entre des murs
sans fin.

.Chaque détail nous est familier.
Chaque détail existe, mais nous
n'en savons pas la raison, ou si
peu.

.Je feuillette les portes de la nuit.
Elles aussi, grincent d'une façon
effrayante. Pour vaincre cette peur,
il faut être deux, la main dans la
main.

Mais cette solution unique est une
sorte d'inconscience. Il faut être
nombreux, organiser l'ombre et les
éclairs.

GESTE TROISIEME

.L'air devient une matière rude et compacte qu'il faut tailler de son corps. Tel est l'effet du mistral.

Cette mer vive me contourne, me bouscule, juge mes réactions et m'attaque soudain lorsque je suis en équilibre sur un pied.

.J'aime assez décrire avec un peu d'imagination cette vie extérieure qui me ballotte.

.A présent il me semble être seul dans la ville à percevoir ce vent. Il me fait hâter le pas d'une longue bourrade et m'abandonne soudain au milieu d'une ruelle où je me traîne à sa rencontre jusqu'au carrefour.

.Là tu m'attends. Tes cheveux battent ta nuque et ton front, ajoutent à la gravité de ton visage.

.Je suis heureux de cette sorte de colère commune, mais ce sentiment dure peu car tu ne souris presque pas.

.Au fil des jours, tes yeux s'assombrissent ; je les regarde aujourd'hui avec inquiétude.

.Tu parles de choses banales et j'en oublie le vent. Je me retiens de t'embrasser pour épier ton allure, pour essayer de savoir s'il existe quelque chose que tes paroles ne disent pas.

Il s'est passé des semaines où le monde s'étiolait autour de nous. Les horizons fuyaient jusqu'à nos lèvres. Tout allait de tes yeux à mes yeux.

.Souviens-toi. Nous étions un jour sur une cime verdoyante. La forêt entre les vals se faisait plus belle et nous avions pour elle des regards de doux seigneurs.

.Il en était ainsi chaque fois que nous daignons sourire à cet univers ; ensuite nous rentrions à nouveau dans notre abri jusqu'à la prochaine halte.

.Parmi les puériles notes de mon carnet, à cette époque, je retrouve celle-ci : la vie est une cage, je ne peux qu'y chanter.

.Ce souvenir t'arrache enfin un sourire. La chaleur est accablante. Tout en marchant, je caresse ton bras, je m'assure de ta présence. .La poussière qui tourbillonne sent la vieille ville. Elle sent aussi les marchés et les années de piétinement. De ce temps, les paysans descendaient des jas et des mas pour apporter les fromages et les récoltes.

.Combien cet amas de pierre et de grisaille, cette cohue anonyme devaient leur paraître plus secs et plus lancinants que leur misérable colline.

.Pour comprendre cela il faut avoir vu ces puits de fond qui ruissellent ou s'épanouissent dans l'ombre des

graviers. Ce ne sont pas des puits de désert, mais ils sont aussi chers. Ils ont la même rareté et ils expliquent aussi la végétation grouillante des torrents desséchés.

.Raconter cela n'est rien. C'est fuir devant une réalité imperceptible et lancinante et je m'en aperçois soudain.

.A force de goûter une liberté sitôt donnée sitôt reprise, il devient difficile de chanter.

.Le vent s'apaise soudain. Peu à peu monte en moi le besoin de ton corps...

...Cette chambre est triste. Il me reste pourtant une confiance sourde. Ce qui la révèle, c'est ta

chaleur, ce sont tes lèvres. Tout n'est pas si simple. Il y a ce que je crois avec toi pour lequel il faut vivre avant que les jours y mettent un point.

L'ULTIME OU INDEFINIMENT RENOUVELÉ

.C'est la nuit qui est autour de toi.
C'est le calme de ton corps que tu détends, les yeux fermés.

.C'est le chaud apaisement de sa chair.

C'est le souffle de la vie que vous reprenez après l'enlacement.

.C'est le temps qui reprend sa place.

.C'est le temps comme une sourde machine et ce monde extérieur à vous.

.Ce matin la neige barrait la porte.
Elle est sortie en écrasant la neige sous ses pas. Tu l'as regardée comme pour la première fois. Toi-même tu ne t'es plus reconnu.

.C'est drôle ce même cœur et ce corps différent. Une branche te frôle et une poussière blanche s'envole. Dans ce froid, dans ce paysage, rien n'est plus pareil.

.Le soleil se couche dans la neige, le soleil et toi. L'été on se couche dans la mer et l'on vit avec l'eau, vague après vague, on est seul ou deux, on se serre dans cette mer.

.C'est là que vous êtes nés, entre la mer, entre les roches profondes qui s'enfoncent dans la mer, entre les galets et le sable d'où l'onde tiède plonge et prolonge ses tapis sous-marins de vie ; entre la mer et la ville et puis entre deux sommets de colline. La résine y est plus forte que le vent et l'on grimpe tout essoufflé,

au milieu d'un monde vert et
timide qui déchire la peau et fonce
vers l'espace.

.Vous êtes nés là et de là une main
suffit à recouvrir le monde.

.Aujourd'hui c'est une main
blanche et froide qui est arrivée.
Tu y caresse ton visage. Tout ce
que l'espace amène à ton corps a la
même odeur de fumée et de
chaleur.

.La ville que tu ne vois pas, tu la
connais ainsi à cet instant.

.Cela te déchire au plus profond de
tes désirs, dans tout ce que la vie a
gravé en toi d'envies et de
blessures.

.Ensuite il y a la naissance
renouvelée de ce que tu aimes parce
que tu tiens tes enfants dans tes
bras ; parce que tard dans la nuit
c'est cette maison qui vous recouvre,
elle et toi, tandis que la terre s'étend
jusqu'à la mer recouverte de neige,
jusque dans les rues tortueuses et les
vieilles maisons où les vieux
chantaient autrefois « veni d'ausir
sus la colina un cant polit » ¹, je
viens d'entendre sur la colline un
chant joli

¹ Prononcer : « véni d'aousi sœ la
colinœ ùn can pouli. »

Assante Pierre.
Marseille, octobre 1967

Imprimé par nos soins à
30 exemplaires
à l'attention deis amics
Octobre 2002